

Michel Bühler

Retour  
à Cormont

*roman*

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



LA PUBLICATION DE CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ  
DE L'AIDE À LA PUBLICATION SUIVANTE

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN DU CANTON DE VAUD



« RETOUR À CORMONT »,  
TROIS CENT QUATRE-VINGT-ONZIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION  
DE JANINE GOUMAZ ET DE BETTY SERMAN  
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE  
ILLUSTRATION DE COUVERTURE : PHOTO © FRANCK FÉRET  
EUSTACHE.OVER-BLOG.COM,  
« LE SENTIER DES FALAISES – SAINT-HIPPOLYTE, DOUBS.  
CIRQUE ROCHEUX DE LA ROCHE », DÉTAIL  
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE, 2006  
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY  
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,  
À CLERMONT-FERRAND  
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-429-8

TOUTS DROITS RÉSERVÉS

© 2018 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR

GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE

WWW.CAMPICHE.CH

**L** E P E T I T M A R C E L . . .

Il avait passé sa vie discrètement, ouvrier d'usine. On connaissait son existence, on le voyait dans les rues du village, sans qu'on en sache plus sur lui. Ce n'est qu'à la mort de sa femme qu'il s'était mis à se sociabiliser, à s'attarder dans les cafés, à prendre enfin plaisir, semblait-il, à fréquenter ses concitoyens. Comme s'il avait été dégagé d'un poids... mais ça, je me garderais bien de l'affirmer.

Un jour, au Café Industriel, devant trois décis de rouge, je lui avais demandé son âge. Il avait répondu au jeune homme que j'étais, en plissant ses yeux malicieux :

— Je vais sur mes huitante ans. J'ai fait la moitié.

Je l'avais regardé, surpris. Il avait ajouté en souriant, content de son effet :

— D'accord : la deuxième moitié sera plus courte...

Ainsi étaient les habitants de Cormont : facétieux.

Dans mon souvenir.

Voilà que j'arrive bientôt, comme lui, à cette « moitié » de mon âge. Je n'y suis pas tout à fait, mais disons que je suis plus proche du cimetière que de l'école de recrues.

Eustache Joubert, jeune retraité.

Toute une carrière à la capitale, dans l'administration cantonale, Service des statistiques. Entré à vingt-deux ans dans une petite équipe dirigée par Georges Calame – par ailleurs à l'époque commandant d'une compagnie d'infanterie de montagne – j'ai quitté quarante ans plus tard un team d'une trentaine de personnes aux ordres d'une encore jeune universitaire dynamique, fraîchement diplômée d'une école de management du New Jersey. Je suis passé de la machine à écrire au clavier d'ordinateur, de la calculatrice électrique au tableau Excel, de l'autorité somme toute bonhomme du capitaine Calame à l'implacable rigueur d'une gagnante.

Mes années d'ancienneté auraient dû me donner droit, finalement, à la fonction de sous-chef de bureau, avec le salaire correspondant. M<sup>me</sup> Chapuis-Stauffer – après son mariage avec un avocat plein d'avenir, elle a tenu à accoler son nom de jeune fille à celui de son époux – ma cheffe donc, sous prétexte que je montrais peu d'enthousiasme à la suivre sur les chemins d'une efficacité nouvelle, que je rechignais à me défaire de mes habitudes pour adopter résolument des méthodes de travail dignes du XXI<sup>e</sup> siècle, a tout fait pour me mettre les bâtons dans les roues.

— Faut dire que t'as pas toujours bon caractère, avait tranquillement affirmé Borgeaud.

Maurice Borgeaud, le dernier survivant de la bande de collègues avec qui je prenais autrefois, quotidiennement et longuement, l'apéro au Café des Alliés. Que de riches heures nous avons passées, après notre journée de travail, à commenter l'actualité, à refaire le monde, à confronter nos opinions jusqu'à presque entrevoir au loin les sombres rivages de la fâcherie définitive, pour finir par nous réconcilier en partageant bien sûr le sacro-saint dernier pour la route...

Tout évolue : depuis peu, à peine leur journée terminée, soucieux de leur forme, les collaborateurs du Service des statistiques couraient s'enfermer dans des salles de musculation, ou enfourchaient des VTT pour s'élancer sur les chemins forestiers qui entourent la ville. Les plus ambitieux rentraient chez eux, l'ordinateur portable dans la serviette, pour mettre la dernière main à un dossier urgent, qu'ils remettraient le lendemain, serviles, à M<sup>me</sup> Chapuis-Stauffer.

Nous étions donc en tête à tête à l'heure du coup de blanc :

— Déjà avec Calame...

Borgeaud avait levé son verre de chasselas avec un hochement de tête plein de sous-entendus.

Je dois reconnaître que mon compère n'avait pas tort. Il m'était arrivé de m'opposer à mon vieux chef, notamment lorsque, rappelant son grade d'officier, il avait eu l'ambition de faire régner dans le Service la même discipline que dans sa compagnie de fusiliers. Désolé, je n'aime guère les

militaires, c'est ainsi. Et les idées que j'ai sont bien arrêtées... Les années passant, mes rapports avec Calame s'étaient pourtant apaisés. Il s'était rendu compte que, bien que ne partageant pas ses opinions politiques, je faisais consciencieusement mon travail. Et jugeant que, comme Davel notre héros vaudois, je prenais, quand l'occasion s'en présentait, le parti de la veuve et de l'orphelin, c'est presque affectueusement qu'il lui arrivait de m'appeler, à la fin, « Le Major ».

Tout avait changé avec l'arrivée de M<sup>me</sup> Chappuis-Stauffer. Il était rapidement devenu évident qu'elle ne m'appréciait guère. En un mot : elle m'avait dans le nez, c'est tout. Et c'était réciproque.

C'est dire, donc, si j'ai quitté sans regret l'*open space* du Service des statistiques, mes collègues cyclistes et musclés, mon PC, mon bureau aux tiroirs vidés, et ma chaise ergonomique. On a désactivé mon adresse électronique @admin.vd, puis j'ai à peine salué ma cheffe qui m'a froidement souhaité une bonne retraite.

Aux dernières nouvelles, suivant un plan de carrière soigneusement élaboré, elle s'est portée candidate au parlement cantonal, sur la liste des Verts Libéraux. Grand bien lui fasse.

J'ai remis les clés de mon appartement au représentant de la gérance, après qu'il ait constaté que je rendais les lieux dans l'état où je les avais trouvés près de quarante ans auparavant.

Et je suis revenu m'installer au village.

**I**MAGES DE L'ENFANCE, de l'adolescence. Certainement embelli par le passage du temps, ce qu'il en reste dans ma mémoire laisse entendre que nous vivions heureux dans ce haut pays. Puis la mondialisation est venue nous dispenser ses bienfaits.

Jusque dans les années septante, nous étions incontestablement les meilleurs, sur toute la planète, dans le domaine bien particulier des horloges à coucou.

Cette industrie occupait la majorité de la population, de l'artisan solitaire à l'ouvrier d'usine, du simple manutentionnaire au chef d'entreprise. Par contrecoup, elle nourrissait les commerçants, les entrepreneurs, tous les corps de métiers. Modestes ateliers mal chauffés dans les combles, ou fabriques où résonnait le bruit assourdissant des tours et des presses, le village tout entier vivait à l'heure du coucou. Les horlogers méticuleux – l'aristocratie de la classe ouvrière – la loupe sur l'œil, taillaient dans le dur métal engrenages et roues dentées, les

sculpteurs sur bois imaginaient sans cesse de nouveaux modèles de chalets et de balcons. Sur les chaînes de montage, on vissait, limait, perçait, et les ménagères triaient et assemblaient à domicile les plumes chatoyantes des oiseaux miniatures destinés aux pièces de luxe. On comptait alors ici sept cafés et restaurants, un hôtel, deux pensions de famille. En fin de semaine, et plus encore lorsque leur était payée leur quinzaine, les hommes s'attardaient aux tables des bistros, dans la fumée des pipes et des cigares, et ça plaisantait, ça s'apostrophait, ça finissait même parfois par se mettre à chanter. Et les policiers municipaux avaient mille peines à faire respecter l'heure de fermeture : il restait toujours quelques traînards échauffés par la bière d'Orbe ou le montagne supérieur pour manifester bruyamment leur refus de se soumettre à l'autorité.

Des pièces rudimentaires qu'on produisait à la chaîne, destinées aux vitrines des bazars populaires, aux superbes horloges de collection qui allaient à coup sûr finir dans le salon d'apparat d'un quelconque émir ou d'un milliardaire californien, tout ce qui touchait aux vrais coucous sur Terre était fabriqué chez nous. La patrie mondiale du coucou était ici, à Cormont. Nul n'aurait osé le contester.

Voilà ce qui a fait notre richesse pendant des décennies, voilà d'où venaient notre fierté, notre dignité.

Un jour sont arrivés de l'autre bout du monde des voyageurs qui ont demandé à voir nos ateliers, à découvrir nos chaînes de montage. Flattés qu'on vienne de si loin pour admirer notre patrimoine, nous leurs avons ouvert les portes, montré les plans,

présenté les plus habiles artisans. Polis et souriants, les visiteurs ont pris des photos, griffonné des signes incompréhensibles sur leurs calepins, puis sont repartis, non sans nous avoir honorés de multiples courbettes.

Quelques mois plus tard, on a constaté que les Japonais inondaient le marché d'horloges à coucou beaucoup moins chères que les nôtres, quoique parfaitement imitées, et dans toutes les gammes de prix. Ici les faillites se sont succédé, la poussière a peu à peu recouvert les établis dans les ateliers désertés. En l'espace de quelques années le village a été siphonné de sa population. Aux rares entêtés qui ont refusé l'exil, il n'est resté que les yeux pour pleurer.

Aujourd'hui, Cormont ne s'est toujours pas remis de cette saignée. De trois mille âmes à son époque glorieuse, la population est passée maintenant à un peu plus de mille cinq cents habitants.

Ma jeunesse...

Mon père, ébéniste, était ouvrier d'usine. Maman s'occupait de sa mère, qu'on avait recueillie chez nous, tout en arrondissant les fins de mois du ménage en travaillant à la maison pour un fabricant de coucous de luxe. À la fin de ma scolarité, j'avais entrepris un apprentissage d'employé de commerce chez ce même industriel.

Personne n'avait de voiture. Nous faisons à pied de longues balades avec mes parents, les oncles et les cousins sur des sentiers qui nous étaient familiers.

La crise qui pointait son nez, la possibilité d'entrer dans l'administration cantonale, et l'envie de connaître la capitale m'avaient incité à quitter le village.

Papa est mort peu après sa retraite d'un cancer des poumons : on ne respire pas impunément sa vie durant les poussières de bois et les diluants. Ma mère l'a suivi deux ans plus tard.

Qu'est-ce qui m'a poussé à revenir m'installer ici ? La nostalgie ? En partie...

Plus le fait que la gérance de l'appartement que j'occupais depuis presque quatre décennies m'avait signifié que mon immeuble allait être rénové de fond en comble, ce qui allait faire doubler le montant du loyer.

Et puis l'avis de mon généraliste, à qui je faisais part de problèmes de souffle, bien que j'aie cessé de fumer depuis plusieurs années :

— Vous payez la facture, mon vieux ! Et il y a peut-être aussi un problème de famille... Vous arrivez à la retraite ? L'air de la montagne ne pourrait que vous faire du bien !

Ayant vu une petite annonce signalant à Cormont un *charmant deux pièces dans une petite maison, loyer raisonnable*, j'ai décroché mon téléphone. Une courte conversation avec la propriétaire, une petite heure de réflexion : j'ai pris la décision de remonter au pays. C'était il y a trois mois.

CORMONT DONC. À mille mètres d'altitude. La route qui monte de la plaine traverse la petite cité et s'en va en direction de la frontière. Un carrefour central, l'école d'un côté, le Café Industriel en face. Deux autres bâtiments bordent la place : une ancienne boucherie, qui abrite maintenant un salon de coiffure-onglerie, et l'épicerie-boulangerie. Depuis que la modernité a fait fermer la Poste et mettre à la retraite anticipée le buraliste, l'envoi du courrier, la réception des colis et les achats de timbres se font dans ce magasin.

J'occupe un rez-de-chaussée en bordure du village, dans un quartier de villas déjà anciennes. Mes fenêtres donnent sur une prairie où broutent de paisibles vaches laitières. Dans les soirs de doux temps, M<sup>me</sup> Brandt, ma propriétaire, s'installe dans son jardin pour savourer la fin du jour : souvent le ciel flamboie au-dessus des crêtes, et le spectacle est somptueux.

Magnifiques aussi les paysages qui se révèlent quand on prend la peine de gravir l'une des

montagnes qui s'allongent près du village. Depuis les falaises du Grand-Mont, au sud, la vue s'étend sur toute la plaine, jusqu'au Léman, jusqu'aux Alpes. Le Mont-des-Chèvres, lui, invite à regarder au nord, vers les vallonnements du Jura français.

J'aurais pu profiter de la perspective de mon retour ici pour me défaire de quantité d'objets accumulés au long des années.

Les livres, par exemple.

Il s'en était déjà fallu d'un rien pour que leur sort bascule quelques mois auparavant.

L'habitude fait qu'on vit au milieu des choses sans plus les voir. L'évidence m'avait frappé un soir : j'avais tout à coup regardé les deux parois couvertes de bouquins de mon appartement de la capitale avec des yeux neufs. Je les ai tous lus depuis longtemps, avais-je pensé, et je ne les relis jamais. Mais c'est un élément décoratif sympathique, avait suggéré une autre partie de moi-même.

(Vivant seul le plus souvent, je pratique fréquemment ce genre de dialogues intérieurs.)

Ouais, m'étais-je répondu. Et tu vas me dire en plus que ça pose un homme, que ça démontre à ceux qui les découvrent une certaine culture !

Un petit rire avait secoué mes épaules : tu parles d'une culture ! Et d'ailleurs qui en serait impressionné ? Je ne reçois jamais personne !

J'avais courageusement remis toute décision à plus tard.

Le problème s'était à nouveau posé lorsqu'il s'était agit d'organiser le déménagement.

Une petite trentaine de livres divers datant de mon adolescence avaient failli rejoindre, dans les cartons à bananes destinés à la poubelle, les innombrables volumes de la Série Noire qui avaient longtemps occupé mes soirées de fonctionnaire, la collection presque complète des enquêtes du commissaire San Antonio, et l'intégrale des aventures de Harry Dickson « Le Sherlock Holmes américain ».

Oui, pendant des années, j'ai trouvé dans les romans policiers le piment et le parfum d'aventure qui manquaient à ma petite vie. Passionné par ces énigmes ? Pas vraiment. J'y trouvais une agréable distraction, c'est tout.

Je suis un homme pondéré.

Finalement j'ai tout gardé, tout confié aux déménageurs.

Et avec les bouquins, les cartons de vaisselle, de vieux vêtements, de chaussures usagées. Ainsi que, souvenirs de voyages, et rappelant une époque où, avec les amis du Café des Alliés, nous jouions à qui ramènerait de vacances l'objet le plus kitsch : une petite gondole en plastique, une tour Eiffel dorée, un Parthénon, un Colisée, une Porte de Brandebourg et un Cervin dans sa boule à neige. Également des tableaux représentant le lac de Biemme, le Château de Chillon sur fond de Dents-du-Midi, un troupeau de vaches de race Simmental devant un chalet d'alpage, la photo du personnel d'une usine de coucous juste avant la Grande Guerre, le portrait de François, mon arrière-grand-père, et le diplôme que le Canton m'avait décerné pour marquer les trente premières années passées à son service.

Fauteuils, chaises et tables, batterie de cuisine, luminaires, je n'ai rien pu jeter.

Ce sont donc deux pièces bien remplies que j'occupe maintenant.

Dans celle qui me sert de salon il y a, en plus des bibliothèques, un bureau avec son ordinateur portable, un canapé et la télévision. Une table avec deux tabourets occupent la petite cuisine, où résonne le tictac d'un coucou qui me vient de ma grand-mère.

J'AI CHAUSSÉ mes souliers de montagne, empoigné mes bâtons de marche.

L'envie me titillait depuis quelques semaines d'aller revoir cet endroit. Bien que je n'y aie pas remis les pieds depuis plus de quarante ans, j'ai gardé la mémoire d'un lieu retiré, au charme magique.

Tôt le matin.

On suit une rue secondaire entre deux petites usines désaffectées, puis on quitte les maisons pour attaquer la pente de plus en plus raide. Il s'agit de passer de l'altitude du village à celle du Grand-Mont, à mille quatre cents mètres. La forêt est sombre, orientée au nord. Pourtant il fait déjà chaud, on est au début de l'été, aux premiers jours de la canicule. Le sentier abrupt grimpe entre les troncs des sapins, se glisse entre des bancs de rochers.

Mais qui donc a réussi à nous persuader que la marche à pied peut être bonne pour la santé ? Après cinq minutes de montée, je commence à marquer le

pas. Après dix minutes, je pose de plus en plus difficilement un pied au-dessus de l'autre, je m'arc-boute sur mes bâtons, je recommence la manœuvre une fois, dix fois, lentement, lentement... Je suis à bout de souffle. Dans mon souvenir, je courais allègrement sur toutes les montagnes alentour. Jamais il ne me serait venu à l'esprit qu'une simple balade pourrait devenir une épreuve ! Saleté de vieillesse ! Je ne vais pourtant pas m'arrêter, je ne vais pourtant pas m'asseoir ! Je suspends ma marche, m'appuie contre un tronc rugueux, les poumons douloureux. Le temps de laisser mon cœur se calmer, le temps d'une courte pause...

À travers les branches, on aperçoit Cormont, posé comme une main sur les champs. Bien peu de constructions nouvelles. À quelque chose malheur est bon : la crise, qui l'a vidé de sa population, l'a en même temps préservé de la moderne laideur. S'il avait continué sa croissance, le village serait cerné maintenant par une zone commerciale, peut-être même par des mégastores et des galeries de ces boutiques qu'on retrouve toutes pareilles où que l'on soit sur la planète. Par des parkings, des restaurants *fast food*, des *Garden Centers*.

Ne me dites pas que vous trouvez ça beau.

Bénié donc soit la pauvreté, qui a tenu à distance le bétonnage, l'avidité des marchands, la vulgarité des consommateurs ! Il y avait si peu à gagner que la religion de la croissance à tout prix n'est pas venue poser sa patte jusqu'ici.

À peine, allongé près du cimetière, comme une boîte à chaussures, un bâtiment nouveau, gris. Et

de l'autre côté du village, un espace où deux bulldozers grattent la prairie et préparent un terrassement.

J'ai fini par atteindre le pâturage qui couronne le Grand-Mont. Quelques sapins vénérables aux troncs torturés, un café-restaurant dans un ancien chalet d'alpage. Je passe sans m'arrêter. À deux pas, c'est une longue crête qui monte gentiment, bordée sur la gauche par une falaise blanche. Celle-ci se brise, cinquante mètres en dessous, sur un éboulis. D'ici le regard plonge sur les cimes des sapins, puis sur la Plaine brumeuse. Champs et forêts au loin, villages, villes, autoroutes : humains.

Remarque : à l'époque où je les connaissais bien, si l'on avait voulu reproduire fidèlement la subtile pensée de mes concitoyens, il aurait fallu distinguer deux « plaines ». La première se serait écrite avec une majuscule. « La Plaine », était un lieu géographiquement circonscrit, entre le Jura et les Alpes, peuplé d'hommes et de femmes à l'accent traînant. Là se trouvaient la grande ville de la région, au bout d'un lac, et une quantité indéterminée de vagues agglomérations dont les rues fleuraient bon le crottin de cheval et la bouse de vache. Ces villages étaient de plus en plus entourés par des zones de villas toutes pareilles, où venaient se reproduire les pendulaires. Pour les montagnards d'ici, les gens de la Plaine étaient à regarder avec condescendance, voire avec un brin de commisération.

« La plaine » avec une minuscule était un espace indéterminé, plat, ou plus précisément chez nous

vallonné, pareil à toutes les plaines du monde, de Waterloo à celle du Pô en passant par celles du Far West. S'il y en avait, on n'avait pas d'opinion particulière sur ses habitants, et cette étendue était sans grand intérêt.

Aujourd'hui, fait-on encore cette distinction ?

L'amorce du sentier. Les anciens avaient mis à profit une rupture dans les rochers pour tracer un étroit chemin qui leur permettait de mener leurs troupeaux brouter dans les pâturages plus bas. D'après ma carte au vingt-cinq mille, béquille de mon souvenir, il s'agit de ne le suivre que sur une petite centaine de mètres, avant de le laisser pour monter sur la droite. C'est là qu'il ne faut pas se tromper.

Silence. Odeur des sapins, aiguilles sèches et résine.

Il faut quitter la sécurité de la sente pour grimper pas à pas dans la pente, vers le pied de la falaise. Éviter de glisser sur les feuilles mortes, les racines et la caillasse. La terre brune est humide par endroits... Un pied au-dessus de l'autre, les deux bâtons plantés, un coup de reins, et on recommence. Le souffle, le souffle... Personne ne vient plus ici. Encore quelques mètres, et je serais complètement hors de vue de l'improbable promeneur qui pourrait avoir l'idée saugrenue d'emprunter le vieux chemin. Que je me fasse bêtement une entorse, que je me retrouve dans l'impossibilité de redescendre ou de signaler ma présence, je pourrai agoniser ici, crever à petit feu. Je chasse de mon esprit des images de jambe cassée avec fracture

ouverte, de front déchiré et de sang répandu. Dieu merci, le progrès offre à l'homme, aujourd'hui, ses superbes moyens de communication : j'ai dans mon sac à dos mon téléphone portable.

Cela s'appelle des « tocs », des troubles obsessionnels compulsifs. Vous avez à peine fait quelques mètres hors de chez vous que l'anxiété vous envahit : avez-vous bien fermé le gaz, ne faut-il pas de toute urgence faire demi-tour ? Ou vous tâtez dix fois la poche de votre veston pour vous assurer que votre portefeuille est bien à sa place... Des « tocs », tout le monde en a. Moi aussi.

Je m'arrête, je pose mon sac et contrôle que j'ai bien dans la petite poche... Mais oui, il est là, mon vieux Nokia, qui ne me sert qu'à téléphoner ! (Je fais partie de ces rares originaux qui n'utilisent ces appareils que pour joindre vocalement leurs semblables.) Le mien ne m'a jamais trahi.

Pour autant qu'il y ait du réseau...

Rien. Pas la moindre petite barre, dans le coin où six d'entre elles devraient joyeusement s'afficher !

La panique me frôle. Si je la laissais m'envahir, je me mettrais fébrilement à rechercher, rassurant, un chaud faisceau d'ondes électromagnétiques. L'urgence absolue serait de retrouver ainsi le doux giron de l'humanité, la Civilisation. Mais ce serait avoir fait pour rien ces cinquante derniers mètres de rude montée. Et qui sait si je reviendrai un jour jusqu'ici ? Je prends une grande inspiration, puis une autre...

La base de la haute falaise est à deux pas, j'aperçois la roche calcaire entre les feuilles d'un noisetier,

et devant, un tracé horizontal qui marque le passage des chamois. Un dernier effort, j'y suis.

Les Caves, c'est ainsi que l'endroit est désigné sur ma carte. Une suite de surplombs, d'abris sous roches, qui se succèdent par vagues sur une centaine de mètres. Dans le plus important d'entre eux aurait été tué le dernier plantigrade de la région, au début des années mille huit cents... Qui l'appelle encore « La Cave-à-l'Ours » ? Les tout vieux. Autant dire personne.

Abrité depuis toujours de la pluie et de la neige, le sol est sablonneux, sans un brin d'herbe. Quelques pierres disposées en rond signalent l'emplacement d'un foyer. L'état des cendres et des bouts de bois à demi calcinés me laissent penser qu'il ne date de loin pas de cette année.

Calme, quiétude. Solitude complète. Et cela dans l'espace, bien sûr, puisque le plus proche de mes semblables doit être le tenancier du café d'altitude, à trois quarts d'heure de marche. Mais solitude aussi dans le temps : combien de saisons ont-elles coulé après le dernier passage d'un humain dans ce lieu oublié ?

Assis sur une pierre au grand soleil, je savoure le moment, je laisse mon regard errer par-dessus les cimes des sapins jusqu'à la plaine en bas. Qui sait, les premiers hommes arrivés chez nous, rugueux Neandertal ou agiles Sapiens, ont peut-être foulé ce sol, rêvé comme moi devant ce paysage, en totale harmonie avec la nature...

Ciel immensément bleu, discret bourdonnement d'insectes dans une trouée de lumière, bruit

de cailloux qui roulent dans un éboulis: renard, chamois, chevreuil ?

Le temps s'est arrêté, je suis bien.

Mon père, qui ne pratiquait aucune religion, croyait pourtant à une puissance supérieure. Vers la fin de ses jours, il s'en allait souvent, seul, dans la forêt: « J'allume un petit feu, je réfléchis... Et je remercie la vie... »

J'ai emporté mon couteau suisse, un morceau de pain, un cervelas que j'ai l'intention de griller. Je vais donc, comme papa, frotter mes allumettes... Je me lève, me dirige vers un sapin tout proche pour rassembler quelques branches sèches, et là...

Je me fige sur place. Ma bouche s'ouvre mais aucun son n'en sort, puis mon cœur se met à battre à grands coups ! À trois pas, sur un rocher, des ossements auxquels sont encore attachés des lambeaux de chair et de vêtements, un crâne aux orbites vides, au rictus effrayant !

J'AI DÉVALÉ la pente, mi-sautant, mi-glissant sur mon cul, j'ai couru sur le sentier, haletant, dans l'herbe rase du pâturage.

Trois hommes sont assis dans la salle du café de montagne. Une jeune fille prépare les tables pour le repas de midi. Nappes à petits carreaux rouges, rideaux assortis aux fenêtres, liste des prix sur une grande ardoise offerte, comme partout, par l'omniprésent soda yankee. Horloge à coucou et vieilles photos aux murs. Odeur de fondue et de croûtes au fromage.

Je m'arrête sur le pas de la porte, je tente de reprendre mon souffle :

— Vous avez... vous avez...

Les trois me regardent, surpris. En veste de cuisinier, celui qui doit être le patron réagit :

— Qu'est-ce qui vous arrive ?

Je me laisse tomber sur un banc, j'ai la tête qui tourne :

— Du réseau ? Les flics !

Les deux autres sont un blond, svelte, en salopette impeccable de peintre en bâtiment, et un petit noiraud à la barbe courte, veston sombre et chemise blanche au col largement ouvert.

— Accident ? s’empresse ce dernier.

Il a un portable au creux de la main, dont il se met rapidement à tapoter l’écran :

— La police, vous voulez ? Tenez !

C’est une jeune aspirante dont je ne saisis pas le nom qui me répond quelque part :

— Quel est l’objet de votre appel, où vous trouvez-vous ?

— Je suis au Chalet du Grand-Mont, et...

— Pardon ?

— Au Chalet du Grand-Mont, vous ne connaissez pas ?

Le patron me regarde avec un sourire goguenard, le peintre en bâtiment hausse les épaules en se passant la main dans les cheveux. Je rapporte à la flquette ma sinistre découverte. Délaissant ses sets de table et ses couverts, la serveuse s’est rapprochée, les trois hommes tendent l’oreille.

— Je vous envoie quelqu’un, conclut l’aspirante.

Un court silence, je rends son appareil au barbu. Le patron résume le sentiment général :

— Ben dites donc !...

Dans la demi-heure qui suit, on m’explique qu’il n’y a plus de policiers en permanence dans la région : la centrale se trouve en ville, en Plaine, et il n’est pas étonnant que la géographie des montagnes soit à mille lieues des connaissances de la préposée.

— Les gens comme elle, assène le peintre, plus ils sont loin, mieux je me porte !

Son visage ne m'est pas inconnu. Il fait partie des habitués du Café Industriel, où je vais chaque matin boire mon expresso. Il s'entretient souvent à mi-voix avec le tenancier.

Le patron et le barbu l'approuvent avec conviction.

— Si j'ai bien compris, intervient la serveuse, vu l'état où il est, votre cadavre, on peut penser qu'il est là depuis un certain temps ? Alors pourquoi avez-vous couru, pourquoi est-il urgent que la police arrive ?

Je regarde les trois autres, tout comme moi interdits. C'est le peintre qui nous tire d'affaire :

— Écoute, la Française, occupe-toi de ta mise en place et lâche-nous les baskets. Y a encore des casseroles à laver, en cuisine.

On se perd ensuite en suppositions, en examinant la carte que j'ai étalée sur la table : qui peut être le macchabée ? On n'a pas le souvenir d'une disparition dans la région, l'an dernier ou durant l'hiver.

— Vous avez dit votre nom à la policière, constate le barbu. Joubert ? Vous êtes d'ici ?

Je prends le temps d'expliquer : oui, je viens effectivement du village. Au moment de ma naissance, comme mon nom de famille était porté par environ les trois quarts des habitants et qu'il y avait en pagaille des Pierre, des Michel, des Jacques et des Marcel, mon père avait jugé intelligent, pour bien me distinguer de mes contemporains, de me prénommer Eustache.

Un petit sourire se dessine sur les lèvres de mes interlocuteurs : c'est à chaque fois la même chose, ce

prénom semble apporter avec lui son petit lot de bonne humeur. Il m'arrive de trouver ça lassant.

J'apprends que le barbu est agent d'assurance, qu'il s'appelle Donati et que son bureau est situé derrière la place Centrale, dans ce qui était autrefois la pension des Gentianes. Le beau blond à la salopette immaculée, Déglon, a une entreprise de peinture en bâtiment, et le patron du café, un Fribourgeois nommé Genoud, gère l'établissement depuis une dizaine d'années.

Le coucou fait une courte sortie et annonce onze heures trente.

On convient que, décidément, la maréchaussée se fait attendre, qu'en cas d'urgence on aurait largement le temps de crever, lorsqu'on commence à entendre une lointaine sirène. Elle se rapproche rapidement, se transforme en hurlement. Éclats d'un phare bleu contre les vitres du restaurant, crissements de pneus sur le gravier du parking, claquements de portières.

Ils doivent passer leurs soirées devant des séries américaines. Après avoir couru depuis leur voiture, ils font irruption dans le café en ouvrant la porte à la volée :

— Eustache Joubert, où est-il ?

Ils sont deux, en uniforme, une jolie fille aux longs cheveux noirs noués en queue-de-cheval et un grand maigre à la forte mâchoire.

J'ai retrouvé tout mon calme, je lève tranquillement la main. C'est la fille qui a l'air de mener l'équipe :

— Papiers ! Où se trouve le corps ? Vous avez relevé les coordonnées GPS ?

Je hausse les épaules :

— D’abord, bonjour ! Ça se fait, non ? Ensuite, GPS, connais pas. J’ai une carte, regardez : la Cave-à-l’Ours. Ça ne vous dit rien ?

Le peintre esquisse un rapide sourire, le patron pouffe discrètement.

— C’est un homme, une femme ? Vous avez remarqué quelque chose de particulier ?

— Dans l’état où il est...

— Vous avez pris des photos au moins ? Vous avez bien un téléphone portable ?

— Il n’y avait pas de réseau...

Il arrive parfois qu’on se rende compte, avant même d’avoir terminé une phrase, qu’on est en train de dire une grosse ânerie. Le grand maigre ne manque pas de le relever en riant à son tour :

— Parce que vous ne savez pas...

— Steve, laisse tomber, l’interrompt sa collègue.

Elle demande aux autres s’ils ont quelque chose à ajouter, note leurs identités sur une tablette, regarde attentivement la serveuse. Celle-ci montre les deux mains ouvertes de quelqu’un qui n’a rien à se reprocher :

— Monsieur Genoud me déclare, j’ai un permis de travail.

— Ouais... puis à tous : Auriez-vous une idée de l’identité du défunt ?

Silence, moues de dénégation, regards croisés... Pensant faire un bon mot, le peintre lance, en cherchant notre approbation :

— C’est peut-être un pensionnaire de ce nouveau Centre de requérants d’asile ? Ça ferait toujours un étranger de moins, non ?

————— RETOUR À CORMONT —————

Les deux flics restent de marbre, le patron regarde par la fenêtre, l'assureur se prend la tête dans les mains, la serveuse dit d'une voix blanche :

— Je t'emmerde, Déglon !

Et moi... moi, je blêmis... moi, je ne dis rien.

L'ESPRIT DE L'ESCALIER, voilà ce qui m'affecte depuis toujours. Même si elle me révolte immédiatement, la plus imbécile des affirmations me laisse d'abord sans voix.

Au Café des Alliés déjà, lorsque le ton montait autour des tables, je restais le plus souvent silencieux.

Rejeton d'une famille ouvrière, ce n'est pas que l'envie me manquait de remettre à sa place celui qui entrevoyait derrière tout élan de solidarité un retour vers le communisme version Josef Staline, ce n'est pas que l'indignation ne me faisait pas bouillir intérieurement quand un collègue accusait tel bouc émissaire – de préférence pauvre ou étranger – d'être responsable de la montée du chômage ou de la baisse du pouvoir d'achat. Non ! Mais jamais je ne trouvais sur-le-champ la réponse flamboyante, les mots qui claquent, qui auraient envoyé définitivement le fâcheux au tapis.

Il m'arrivait de revenir, le lendemain, sur un sujet qui, la veille, avait suscité la controverse.

Aussi pertinentes qu'elles fussent, mes remarques sentaient le réchauffé et disparaissaient dans le gouffre de l'indifférence générale.

Le placide Borgeaud, lui, avait parfois des fulgurances. Le jour de son arrivée, notre jeune cheffe nous avait rassemblés dans la cafétéria pour exposer la nouvelle dynamique qu'elle comptait impulser dans notre service : finis le train-train et la routine, en marche vers l'efficacité ! Elle avait conclu par une envolée soulignant l'importance de la science statistique, outil précis, fiable, et indispensable à la bonne gouvernance de toute entreprise tournée vers l'avenir.

Mon ami, qui somnolait au premier rang, n'avait pas attendu la fin des rares applaudissements pour laisser tomber, avec son lourd accent vaudois :

— Ouais... d'un point de vue planétaire, statistiquement, tout représentant de la race humaine possède un sein et un testicule.

Ce qui bien sûr avait déclenché un fou rire général, vite éteint, vu le regard furieux que M<sup>me</sup> Chapuis-Stauffer nous avait lancé. Elle m'avait particulièrement fusillé de ses yeux noirs : j'avais eu le tort de rire plus fort et plus longtemps que les autres.

C'est donc en redescendant du Grand-Mont, par le sentier escarpé emprunté le matin, que j'ai commencé à rassembler quelques éléments qui m'auraient permis de répondre à Déglon. Le racisme se nourrit au sein de la bêtise, j'ai toujours haï l'un comme l'autre.

Un pas devant l'autre précautionneusement. Je n'ai plus grand entraînement, chaque enjambée réveille des douleurs dans les muscles durcis de mes cuisses.

J'aurais dû attaquer par les arguments classiques : sans les étrangers, personne pour lui servir à boire, pour prendre soin de sa vieille mère, pour monter brique à brique les maisons que ses ouvriers crépiron. Puis j'aurais fait remarquer que le patron, Genoud, venu du lointain canton de Fribourg, Donati l'assureur, et la fliquette avec ses cheveux aile de corbeau et sa peau mate, n'étaient évidemment pas d'authentiques indigènes. Que même moi, dont la famille était pourtant installée dans la région depuis bien plus longtemps que la sienne, je descendais par mon père de réfugiés français venus demander l'asile à la Révocation de l'Édit de Nantes ! Que, quant à lui, son nom indiquait clairement qu'il était originaire de la Plaine, et que ses cheveux blonds et son teint rosé laissaient supposer qu'il avait, parmi ses ancêtres, lointains peut-être mais qu'importe, quelque Burgonde, un de ces barbares venus de l'est dans les premiers siècles de notre ère, pour voler la terre de nos braves Helvètes ! J'aurais laissé ma voix enfler au long de mon discours, et je me serais finalement dressé, tel un procureur, pour lui jeter au visage : « Nous sommes tous des étrangers ! »

Ces idées bouillonnant dans ma tête font renaître l'image d'un graffiti, qu'un provocateur malicieux avait un jour tracé sur les murs de la capitale, *Apatrides, go home!* Je souris, tout guilleret, en atteignant le joli pont de bois qui traverse

notre rivière, tout au bas de la pente. Mais ce genre d'humour atteindrait-il le beau Déglon ?

D'ailleurs, en m'emportant face à lui, comme je viens de le faire intérieurement, aurais-je semé le doute dans son esprit ? Ne faudrait-il pas des heures, des jours d'explications ? Sans la garantie que ce travail de fourmi porte ses fruits.